Des enfants pauvres



Nous autres Malagasy, nous prenons très au sérieux le fait d'avoir une descendance : « Ny anambadian-kiterahana » : on se marie pour avoir une descendance. Il faut continuer la lignée, les traditions doivent se transmettre de père en fils. Ou également « Harena ny zanaka » : avoir des enfants est une richesse. Hélas, certains de nos compatriotes ont une autre signification du mot richesse. Pour eux, leurs enfants sont une source d'argent, voire de richesse. Comment? Tout simplement en les faisant travailler et gagner de l'argent.



Dans des endroits reculés, dès 15ans, ils envoient leurs enfants travailler comme bonne à tout faire en ville. En général, nos paysans ont des familles nombreuses, en moyenne de 5 enfants. Déjà, si deux de leurs enfants atteignent l'âge du travail (15ans) ils s'en séparent volontiers. Aussi, ils ont moins de bouches à nourrir et reçoivent une certaine somme d'argent, fruit de la rude besogne de leurs enfants. Souvent, en brousse, les petits paysans fréquentent la classe jusqu'en septième, munis du CEPE. C'est déjà beaucoup : au travail! Ils doivent aider les parents aux champs ou s'engager comme bonne à tout faire en ville ou trouver de menus travaux.

Ainsi, ce sont les enfants, les adolescents des environs qui transportent des briques fraichement façonnées. D'autres circulent dans les ruelles d'Antananarivo, une « sobika » sur la tête, criant « koba vao mafana o ! » (Du gâteau de farine de riz enveloppé de feuilles de bananier). Des fois, on les entend même à 20h du soir car il faut tout vendre autant que possible.



Une adolescente est comme son père : marchand ambulant. Ils habitent à Anosibe, un quartier de marché dans la capitale, ils sont quatre enfants nous raconte-t-elle : 3 filles et 1 garçon le père était marchand ambulant en province. La sœur ainée est tombée gravement malade, hospitalisée. Tout le capital du père est utilisé pour acheter les médicaments. Mais, notre sœur est morte. Suite à ce malheur, nous avons dû quitter l'école. Notre mère est devenue lavandière, mon frère est docker, ma sœur aide ma mère. Mon père et moi, nous sommes marchands ambulants. Chaque jour, de bon matin, nous achetons en gros du citron et de l'ail et nous circulons dans les ruelles pour les revendre. Chacun d'eux a sa propre marchandise. Mais le père n'est jamais loin de sa fille.



A Anosy, à l'entrée du marché Soamanatombo, un garçon d'une dizaine d'années chante à gorge déployée accompagné de son frère d'à peu près 5 ans qui tient une boite de conserve. Ils chantent contre un peu d'argent. Les parents ne sont pas loin, assis au soleil, inactifs. Ils réprimandent les enfants quand ils ne chantent pas fort. Là, le rôle est inversé, ce sont les enfants qui nourrissent les parents. Plus loin,

des enfants courent après les bus qui stationnent ou prennent des voyageurs. Ils mendient le long des rues, c'est fréquent de trouver un enfant assis, une boite devant lui. Et, ce n'est pas rare aussi de constater qu'un groupe d'adultes est tout près, jouant à la carte. Oui, ils jouent au jeu d'argent et les enfants mendient !



Souvent, devant les épiceries et les gargotes, des enfants mendient, se plaignant qu'ils ont faim. Ce spectacle est devenu coutumier pour les voyageurs en bus tout comme un enfant de 8 ans qui lave une automobile. Tant d'enfants sont sans abri tout comme leurs parents. Les cartons empilés leurs servent de lit, leur toit en sachet ou simplement le ciel. Ne parlons pas de saison de pluie, du froid de l'hiver. L'avenir de ces groupes d'enfants là est sombre. Pourtant leur nombre ne cesse d'augmenter. Que faire ? Comment faire ?

Edmine et Michel